

TOUX REBELLES
Rhumes - Catarrhes
Bronchites - Laryngites
Grippe
guéris par l'action
soignée et combinée du
SIROP BERTON
Fébrifuge idéal
La dose : 2.50 et des
Capsules BERTON
N°s Balsamiques
La boîte : 6.50.
Pharmacie du Progrès
163, Grande-Rue, 163
ROUBAIX

Journal de Roubaix

TOUX REBELLES
Rhumes - Catarrhes
Bronchites - Laryngites
Grippe
guéris par l'action
soignée et combinée du
SIROP BERTON
Fébrifuge idéal
La dose : 2.50 et des
Capsules BERTON
N°s Balsamiques
La boîte : 6.50.
Pharmacie du Progrès
163, Grande-Rue, 163
ROUBAIX

DIRECTRICE: MARIE VEUVE ALERED REBOUX

ABONNEMENTS.....	Nord et limitrophes.....	3 mois, 22.00 ;	6 mois, 42.00 ;	1 an, 78.00 ;
	Autres départements.....	3 mois, 24.00 ;	6 mois, 45.00 ;	1 an, 80.00 ;
	Belgique.....	3 mois, 26.00 ;	6 mois, 48.00 ;	1 an, 82.00 ;
	Union Postale: Tarif.....	3 mois, 28.00 ;	6 mois, 50.00 ;	1 an, 84.00 ;
	Union Postale: Tarif.....	3 mois, 30.00 ;	6 mois, 52.00 ;	1 an, 86.00 ;

ANNONCES..... }
REDACTION..... }
ROUBAIX..... 63 à 71, Grande-Rue, Tél. 24 et 19.06, 19.08, 6.
TOULCOING..... 23, rue Cassok, Tél. 37.
LILLE..... 3, rue Faidherbe, Tél. 57.07.
PARIS..... 13, boulevard des Italiens, Tél. Louvre 09.49.
CHEQUES POSTAUX : 87 LILLE

Après une suprême rencontre du Vainqueur de la Marne et du Soldat Inconnu, sous l'Arc de Triomphe le corps du maréchal Joffre a été conduit à Notre-Dame

DES RELIGIEUX ET PRETRES ANCIENS COMBATTANTS L'ONT VEILLE CETTE NUIT

La France et ses alliés lui feront aujourd'hui d'imposantes funérailles

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

PARIS, 6 JANVIER (MINUIT).

La dépouille mortelle de Joffre a été conduite ce soir à Notre-Dame, au cours d'une cérémonie pleine de grandeur dans sa simplicité. Devant le tombeau du Soldat Inconnu, le char funéraire s'est arrêté... Symbolique confrontation!

D'une part, le maréchal de France qui fut le généralissime des petits soldats à pantalons rouges parus bravement pour le feu en cet été sanglant de 1914; d'autre part, le héros modeste et anonyme qui personnifia le sacrifice tranquille de tous les enfants de France morts au champ d'honneur.

Comme on comprend qu'un pareil rapprochement ait arraché des larmes à ceux qui en ont été les témoins.

Rien de plus frappant d'ailleurs que l'émoussement de la population à assister aux cérémonies des funérailles. La mort de Foch, dont la gloire brillait d'un éclat que rien n'avait terni, avait suscité dans le public un mouvement d'admiration et de sympathie qui dépassa largement nos frontières. La mort de Joffre a été au contraire une affaire sociale communément une fois de plus dans le sentiment qu'elle veut à l'illustre mort et qui est fait à la fois de respect et de familière affection.

Le cœur de la foule se rappelle l'expression de « Papa Joffre » que les poilus de 1914 avaient forgée le lendemain de la Marne.

Sur notre terre de France, il n'est pas de vraie gloire sans sobriété. Napoléon fut le « Petit Caporal »; Joffre fut et restera dans l'histoire « Papa Joffre ». Ce mot, qui contient tant de choses, pourrait suffire à l'immortaliser.

Nous pourrions citer bien des traits touchants qui ont marqué le défilé du public dans la chapelle ardente de l'École Militaire. On voyait de vieux militaires se mettre au « Garde à vous » devant l'illustre dépouille et repartir les yeux pleins de larmes. Dix fois, cent fois, le spectacle se renouvela. Et que de réflexions jaillies des poitrines des plus humbles qu'il faudrait noter pour donner la nuance exacte de la sympathie populaire. Ces mots toutefois exprimaient tous la même idée, Joffre fut profondément humain, c'est-à-dire profondément français. S'il avait une intelligence claire, il avait aussi un cœur... Et quand ce cœur a cessé de battre, la France tout entière a brusquement senti tout ce qu'elle venait de perdre.

de la cité de Londres, par les attachés militaires, naval et de l'air et d'autres représentants de l'ambassade d'Angleterre.

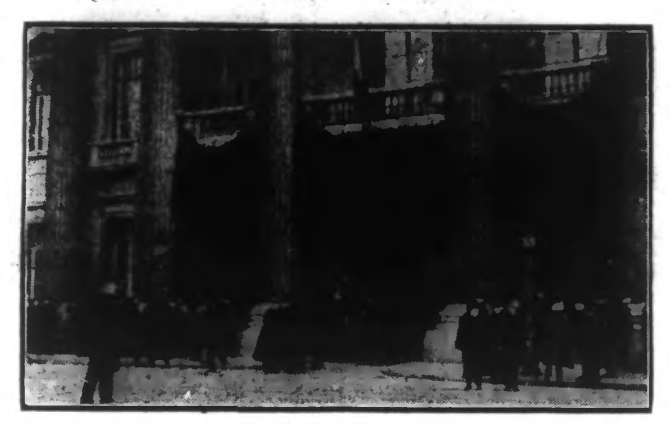
Le cardinal Verdier en prières devant le corps

Au début de l'après-midi, le cardinal Verdier est allé à l'École militaire pour saluer de nouveau la dépouille mortelle du maréchal Joffre.

Le cardinal-archevêque, à son arrivée place de Fontenoy, s'est mêlé un instant à la foule immense qui attendait d'être admise dans la chapelle; puis, sous la conduite d'un officier d'état-major, s'est rendu devant le corps.

Le cardinal est resté longuement en prière. En se retirant, il a apposé sa signature sur le registre.

À 17 heures, la foule était aussi dense que la veille autour de l'École militaire.



L'ENTRÉE DE L'ÉCOLE MILITAIRE EN DEUX DE CRÈPE (W.W.F.)

La mise en bière

Le grand hommage populaire devant la dépouille mortelle du maréchal Joffre prend fin à 19 h. 30.

Sur un ordre, les hautes grilles de l'École de guerre qui donnent accès à la place de Fontenoy, sont fermées, cependant que la foule qui se trouve massée à l'intérieur de l'édifice, défile encore pendant quelques instants.

À 20 h., la chapelle est entièrement évacuée. Dans un cliquetis d'armes, les officiers d'état-major du maréchal et les officiers de l'École de guerre, en grande tenue, se placent, sur deux rangs, de chaque côté de la nef centrale, pour rendre les honneurs suprêmes au vainqueur de la Marne.

Le visage du grand mort qui va être mis en bière dans quelques instants, est presque méconnaissable. Sa longue exposition à l'air libre de la chapelle a davantage creusé ses traits et ses yeux à jamais clos sont profondément enfoncés sous l'épaisseur des sourcils.

La funèbre opération commence dans un religieux silence. On enlève d'abord les coussins sur lesquels brillent les décorations du chef, ensuite le képi, puis le lourd cercueil de chêne verni, capitoné à l'intérieur de satin blanc, est déposé sans bruit le long du lit de camp.

À ce moment arrivent les personnalités officielles qui viennent rejoindre M. Clappe qui dirigeait tout à l'heure, le service d'ordre. On remarque successivement MM. Barthou, Loucheur, de Castellane et le général Gouraud.

A l'Arc de Triomphe

L'avenue des Champs-Élysées, toutes enseignes lumineuses éteintes, est presque noire, les lampadaires de la place de l'Étoile sont voilés de crêpe mais, sous l'Arc de Triomphe, des projecteurs sont allumés. Leur lumière blanche accroche, en haut des piliers des motifs de sculpture et les détache mieux qu'ils ne le sont en plein jour. La foule se presse sur les terre-pleins. Les Gardes républicains à cheval sabre au clair ont défilé toute la chaussée.

À 21 h. 10 un grand cri: « Le voilà ». Les ordres retentissent dans le silence de toute une foule.

Présentez vos armes.

Les sabres luisent dans la nuit.

On entend au loin le bruit des sabots qui frappent le sol. Puis des lumières pointent très haut dans la nuit. C'est le cortège.

En tête, un peloton de gardes en rangs pressés. Puis deux bataillons de gardes, un flancé aux poings et entourant le fourgon funéraire. Un bataillon d'infanterie présente les armes.

Des minutes émouvantes.

Le fourgon, abandonné par une partie de son escorte, pénètre sur le terre-plein de l'Arc de Triomphe dans l'axe opposé à celui qui vit, au défilé de la victoire, passer à cheval aux côtés du maréchal Foch et à la tête de l'armée victorieuse, le maréchal Joffre.

Les chevaux se sont arrêtés. Maintenant le corps du chef est devant la tombe du Soldat Inconnu. Émouvante minute. Toutes les têtes sont découvertes. Il y a la troupe autour des deux illustres morts, en plus des personnalités qui assistent à la levée du corps, les membres du Comité de la flamme. Leur camarade, M. Dormann, ministre des Pensions est avec eux.

Une sonnerie soudaine brise le silence. « Au drapeau! » Une bombe éclate dont le fracas se répercute au loin dans la ville.

Au même instant, bien plus loin, une batterie tire le premier coup de la salve d'honneur. Le sommet de l'Arc de Triomphe à ce moment s'illumine.

C'est la minute rituelle de silence et de recueillement, pendant laquelle les drapeaux s'inclinent et les soldats, rigides, gardent l'attitude droite de la présentation des armes.

Une seconde détonation. Le sommet de l'Arc rebrûle dans l'obscurité. Une musique militaire attaque la *Marsouillaise*. Le cortège se reforme rapidement. La halte glorieuse est terminée.

Encore une sonnerie de clairons et le cortège reprend sa route. Il y a foule tout au long de l'avenue des Champs-Élysées. La place de la Concorde est pleine d'une multitude émue et, depuis une bonne demi-heure, rue de Rivoli et place de l'Hôtel-de-Ville, les Parisiens sont tellement serrés les uns contre les autres sur les trottoirs que la circulation des piétons est totalement interrompue. Il convient de remarquer que cette foule si nombreuse est édit plus nombreuse encore si trop de personnes, se flant aux horaires officiels, n'étaient arrivées bien après le passage du cortège sur les différents points de son itinéraire.

L'arrivée du corps à Notre-Dame

La cathédrale de Paris qui fut le témoin des plus grands faits de notre histoire, est revêtue, ce soir, d'ornements de deuil: Elle attend la dépouille mortelle de l'un des créateurs les plus illustres de France.

Les trois merveilleux portiques gothiques disparaissent sous des draperies noires frangées d'argent. Au-dessus des trois ogives sont placées des cartouches portant une simple lettre d'argent « J ». Des faisceaux de drapeaux tricolores dont la lance est curvée de crêpe, sont disposés entre les piliers. Tout le long de la rampe de pierres utilitaires que surmonte la rosace, est tendue d'un drapier orné d'hermine. Le terre-plein devant l'église est entièrement dégagé.

Tous les candélabres de la place Notre-Dame sont voilés de crêpe. La nuit est froide, mais personne, parmi la foule qui grandit de minute en minute, ne semble s'en apercevoir.

À 21 h. 20, le grand portail de l'église s'ouvre. L'intérieur de l'insigne-basilique

La femme du docteur Leplat d'Hem, tire cinq balles de revolver sur le docteur Raviart directeur de l'asile d'Esquermes

Mardi soir, vers 18 h. 30, M. le docteur Raviart, médecin-alléologue bien connu à Lille et dans la région, directeur de la clinique d'Esquermes, a été assailli dans son bureau par Adrienne Couders, femme du docteur Leplat, d'Hem, qui a tenté de le tuer à coups de revolver.

On ignore encore s'il s'agit du crime d'une folle ou si M^{lle} Leplat a voulu se venger. Il semble néanmoins, comme on le verra par la suite que son geste était prémédité.

On se souvient encore qu'il y a environ deux ans, la femme du docteur Leplat avait été mise en observation à l'asile d'Esquermes sur la demande de son mari. M. le docteur Raviart accepta la pensionnaire et lui prodigua ses soins. Mais, au bout d'une quinzaine de jours, M^{lle} Leplat trouva le moyen de tromper les gardiens et de reprendre sa liberté. Cet événement causa alors beaucoup de bruit.

Depuis, Adrienne Couders était revenue à Hem et ne donnait plus aucun signe d'aliénation mentale.

Les époux Leplat étaient en instance de divorce, lorsque qu'il n'a pas encore été prononcé.

M^{lle} Leplat voulait-elle tuer aussi M. Bornay ?

Autre détail: mardi vers 17 h., M^{lle} Leplat, sous son vrai nom, avait également demandé avec assistance une audience de M. Bornay, procureur. Mais ce dernier n'avait pu la recevoir.

Elle voulait, paraît-il, porter plainte, contre les docteurs qui l'avaient fait interner, pour le préjudice moral que ceux-ci lui avaient causé. Son intention envers M. Bornay était-elle la même que celle qu'elle avait eue envers le docteur Raviart ?

Une demande d'audience au nom de M^{lle} Leroy

Il y a cinq ou six jours, alors que le docteur Raviart se trouvait dans son cabinet de la rue d'Esquermes, à Lille, on vint lui annoncer qu'une personne, disant se nommer M^{lle} Leroy, désirait lui parler pour une question personnelle.

Cette demoiselle Leroy n'était autre qu'Adrienne Couders, mais le docteur Raviart ne pouvant s'en douter et répondre qu'il la recevrait le mardi 6 janvier.

Quand mardi, vers 18 h. 30, on lui annonça M^{lle} Leroy, le docteur Raviart, se rappelant le rendez-vous pris quelques jours avant, la fit introduire.

Elle entra alors, accompagnée de son père qui, probablement, ne se doutait de rien et qui était arrivé de la Corde depuis quelques jours, muni par sa fille.

Atteint par cinq balles le docteur maitrise lui-même la forcenée

Le docteur n'eut même pas le temps de faire les politesses d'usage. Avant qu'il ait pu reconnaître son ancienne cliente, celle-ci sortait un revolver de son sac et, à bout portant, le déchargea sur lui.

Le docteur fit preuve alors d'un sang-froid admirable. Malgré ses blessures, il parvint à maîtriser et à désarmer son agresseur avant que le charbon de larme soit vidé.

Quand les gardes et les personnes qui avaient entendu les coups de feu arrivèrent, Adrienne Couders était réduite à l'impuissance et elle n'eurent plus qu'à la maintenir. Le docteur Raviart tomba alors épuisé dans les bras des gardes.

Immédiatement des soins lui furent donnés pendant qu'on appelait une voiture d'ambulance. Celle-ci arriva bientôt et transporta le blessé à l'hôpital Saint-Sauveur où il fut photographié par le professeur Lambert.

Le blessé n'est pas en danger

Pur bonheur, on s'aperçut bientôt que le blessé, bien qu'étant très gravement atteint, n'était pas en danger de mort. En effet, l'examen radiographique permit de constater que les deux balles qui avaient atteint la région abdominale n'avaient pas perforé les intestins. Deux autres balles s'étaient logées dans la main gauche et une autre dans le bras gauche, un peu au-dessous de l'épaule.

Jusqu'à maintenant, tout laisse espérer que M. le docteur Raviart se rétablira assez rapidement.

Quand le docteur Raviart reprit connaissance assez vite, il fut très étonné d'apprendre que son agresseur qu'il n'avait pas eu le temps de dévisager, était M^{lle} Leplat, M^{lle} Leplat est âgée de 33 ans; elle habite Hem et est mère de trois enfants.

Est-il besoin d'ajouter que ce drame a causé un vif émoi parmi le personnel de la clinique et que M^{lle} Raviart, peu après avoir appris cette triste nouvelle dut s'altérer, ne pouvant supporter cette terrible émotion.

Le docteur Vuillein lui prodigua ses soins et ne la quitta que lorsqu'elle fut rassurée sur l'état de santé de son mari.

Un officier, un sous-officier et onze tirailleurs sont tués dans un engagement au Maroc

Un groupe franc du 14^e tirailleurs avait accompli, dans la journée, une liaison entre les postes situés au nord de l'Oued-el-Abib et regagnait sa base, lorsqu'il fut attaqué à la tombée de la nuit par un détachement qui avait franchi le fleuve et s'était infiltré entre les postes de Babano et de Boutrouzo.

L'action se déroula rapidement. Les premiers décharges des obusiers mettant un certain nombre de nos hommes hors de combat. Les survivants résistèrent énergiquement et purent regagner le poste, au commencement de la nuit en ramenant les blessés, parmi lesquels se trouvait le lieutenant commandant le groupe qui mourut dans la nuit.

Dans la matinée, quatre goums et les garnisons des postes environnants purent relever les corps de nos tués et les ramener. Un sous-officier ne put pas être retrouvé.

Cette action isolée n'a aucun répercussion sur la situation de la région de l'Oued-el-Abib où nos troupes poursuivent leur mission de vigilance contre les Djouch qui, à la faveur de l'hiver, rendent impossibles les travaux agricoles dans la montagne et montrent une vive activité, dans toute cette région, malgré les échecs répétés qui leur ont été infligés ces jours derniers par nos groupes francs et nos goums.

NES LE 1^{er} JANVIER



(Photo Kystonia.)
UN GROUPE DE JOLIS BÉBÉS NÉS DANS UNE GRANDE MATERNITÉ PARISIENNE LE 1^{er} JANVIER 1931.



UN ASPECT DE LA FOULE QUI DÉFILE DE VANT LE CORPS DU MARÉCHAL JOFFRE EXPOSÉ À L'ÉCOLE MILITAIRE (W.W.F.)

Paris, 6 janvier. — Mardi matin, à partir de 9 heures, la foule parisienne défile de nouveau devant la dépouille du maréchal Joffre. Le public, qui est aussi dense que la veille, ne pénètre plus dans la chapelle par l'entrée de l'avenue de la Motte-Piquet, mais par le portail qui s'ouvre dans la direction de la vaste place de Fontenoy.

La sortie, par contre, s'effectue par le Champ de Mars. Cette mesure évite ainsi l'engorgement qui s'est produit à plusieurs reprises hier, devant la porte de l'École de guerre et sur la chaussée. De nouvelles couronnes sont déposées dans la nef principale. Le temps, qui est aussi beau qu'hier, malgré le léger brouillard matinal, jette une lumière douce à travers les vitraux de la chapelle.

L'ambassadeur de Pologne est venu mardi matin se recueillir devant le corps du maréchal Joffre. Il avait auparavant déposé une magnifique couronne de roses et de lilas au pied du lit de camp où repose, entouré de son imposante garde d'honneur, le vainqueur de la Marne.

D'autres couronnes ont été apportées dans la matinée, notamment celles du conseil municipal de Paris, du conseil général de la Seine, de l'École centrale et des anciens combattants polonais. Un peintre militaire, M. Rosset, professeur à l'École polytechnique, a été autorisé à fixer sur la toile le grandiose spectacle qui s'offre à la vue. A midi la foule était encore plus dense qu'hier et emplissait les grandes voies aboutissant à la place de Fontenoy.

À 15 heures, des couronnes seront déposées près du lit de camp où repose le corps du maréchal Joffre, au nom du roi d'Angleterre, du gouvernement britannique, de l'armée, de la marine et de l'aviation britannique, du régiment royal du génie et

Le douloureux spectacle qui s'offre à ce moment à la vue a été épargné à la maréchal qui, sur la prière du général Isaly, a définitivement quitté la chapelle ardente à la fin de l'après-midi.

La mise en bière est effectuée à 20 h. 15 exactement. Le capitaine de Saint-Sernin, les yeux remplis de larmes, enlève doucement l'épée que tenait le maréchal et la dépose pieusement sur les coussins. Il retire ensuite des pieds du grand soldat, le manteau bleu qui était jeté sur son corps et l'ouvre tout grand devant lui, masquant ainsi complètement les deux employés des pompes funèbres qui saisissent le corps d'un seul geste et l'étendent dans le cercueil.

Le silence poignant est coupé par quelques sanglots, quelques secondes à peine s'écoulent et le couvercle de plomb capitoné à sa partie inférieure est posé sur la boîte scellée à chaud à l'aide d'un chalumeau dont le grésillement résonne tragiquement. Le quart d'heure après le second couvercle de chêne est vissé. Un grand crucifix d'argent est apposé au-dessus d'une plaque de même métal sur laquelle est inscrit: Joseph Joffre, maréchal de France, 1852-1931.

Le corps quitte l'École Militaire

Sur un ordre bref, les sabres sortent des fourreaux, s'élevaient haut au passage du cercueil que recouvra la sole tricolore d'un drapeau. Huit hommes le portent dans un fourgon automobile des pompes funèbres qui stationne à l'entrée de l'École de guerre. « Reposez-vous », commande le général Gouraud.

Puis la porte s'ouvre grande, livrant passage à la voiture funéraire qu'entourent immédiatement des cavaliers de la garde.

Le « Trait-d'Union » a dû atterrir

Istres, 6 janvier. — Les aviateurs Le Brix et Doret, partis hier soir un peu avant 17 h. en compagnie de leur mécanicien Caillon, et emportant une provision de 7.000 litres d'essence, ont tenté de battre les quatre records de distance et de durée en circuit fermé, objet de leur tentative. Après une nuit sans incident et après avoir parcouru près de 3.000 kilomètres, le « Trait-d'Union », dont c'était la première grande sortie, s'est vu contraint d'atterrir à Istres, à 9 h. 50.

Les aviateurs Le Brix et Doret, abandonnant leur tentative, ont atterri à Istres à 9 h. 55, après avoir tenu l'air pendant 16 h. 20 m. A ce moment, les aviateurs avaient parcouru 2.414 kilomètres en 16 h. de vol effectif, à une vitesse moyenne de 151 kilomètres à l'heure.

Les aviateurs Le Brix et Doret, et le mécanicien Caillon sont ennuyés d'avoir été contraints d'atterrir. Ils ont été évidemment gênés par la violence du mistral, mais Le Brix déclare que le « Trait-d'Union » aurait pu, néanmoins, continuer sa randonnée si un mauvais fonctionnement d'huile n'était venu compliquer la situation.

L'aviateur Le Brix a fait à un rédacteur de l'« Agence Havas » les déclarations suivantes: « Comme vous avez pu le voir sur notre tableau de marche, notre appareil le « Trait-d'Union » a été admirablement comporté et c'est avec une régularité parfaite que nous avons marché depuis notre envol d'Istres, hier soir à 16 h. 20. Si nous sommes revenus atterrir à Istres, ce qui nous a du reste navrés, c'est que nous avons constaté, au cours de la nuit, une diminution constante de pression dans un des manomètres d'huile. Nous aurions pu évidemment continuer pendant bien des heures encore, mais, par précaution, nous avons décidé de rentrer à Istres.

« Quand nous avons atterri, tous ceux qui nous ont accueillis ont été émerveillés de l'appareil: pas une goutte d'huile sur le capot qui était aussi propre qu'au départ. Nul n'aurait pu croire qu'il s'agit d'un appareil qui a fait 24 heures de vol continu.

« J'ai voulu me venger »

Peu après ce triste événement, M. Derret, commissaire Intérieur du 6^e arrondissement, était informé. Il arriva bientôt et fit les premières constatations.

Le commissaire donna l'ordre de conduire M^{lle} Leplat au poste central de police. Il prit également M. Bornay, procureur de la République qui, accompagné de M. Glorian, juge d'instruction, vint procéder à l'interrogatoire de M^{lle} Leplat.

Celle-ci ne fit aucune difficulté pour répondre aux questions qui lui étaient posées. Elle déclara qu'elle n'avait pétré son acte que pour se venger du docteur et qu'il n'y avait pas de justice. Elle ajouta qu'étant à bout de ressources elle avait voulu attirer l'attention sur elle par un coup d'éclat.

L'interrogatoire terminé, M^{lle} Leplat a été mise sous mandat de dépôt et écrouée.

Dix hydravions italiens sont arrivés à Natal

Rome, 6 janvier. — Les dix hydravions italiens, commandés par le général Balbo, qui sont arrivés à Bolam, en Guinée portugaise, le 26 décembre, se sont envolés cette nuit à 22 heures (heure de Greenwich), pour effectuer en vol de groupe la traversée de l'Atlantique Sud.

Les deux appareils d'accompagnement sont restés à Bolam, comme il était prévu.

Dix des appareils effectuant la croisière de l'Atlantique ont survolé, à 17 h., Fernando de Noronha. Deux autres ont dû atterrir, à cause de légères avaries. Les équipages sont indemnes.

À 19 heures, les dix hydravions se posaient à Natal.

On se souvient que l'Atlantique Sud a été traversé pour la première fois sans escale par l'équipage français Costes-Le Brix, avec le « Nungesser-Coll », les 15 et 16 octobre 1931. Depuis, les Italiens Ferrarin et Del Prete, avec le raid Rome-Natal; les Espagnols Jimenez et Iglesias, avec le vol de Séville à Baya; de Challe et de l'Argentin Larro Borges, avec la randonnée Séville-Natal, et l'association Normoz-Dabry-Glimic, avec la première liaison postale aérienne du courrier Franco-Américain du Sud, sont allés de la côte occidentale africaine à la côte du Brésil.

UN AVIATEUR SE TUE DANS LE GOLFE PERSIQUE

Bassorah, 6 janvier. — Un avion militaire est tombé près de Chaiabul sur le golfe Persique. L'officier Stewart a été tué.



LA PROPRIÉTÉ DE LOUVECIENNES DU SÈRE INHUMÉ LE MARÉCHAL (Photo H. Massel.)